Le vent, je ne sais pas d'où il vient. Parfois j'imagine qu'il traverse le monde : il glisse dans le ciel au-dessus de l'Amérique, aspire les déserts, se faufile entre les gratte-ciel, parcourt l'océan et vient siffler sa vieille chanson à mes oreilles. Je ferme les yeux, je respire. Il me donne de grandes claques, le vent, tire mes cheveux, dépose un peu d'ailleurs sur ma peau. Je flaire ce qu'il transporte. Il est salé, surtout lorsqu'il déboule de l'ouest : il arrache des particules aux vagues. C'est possible, la mer n'est pas si loin.

Je suis plus haut que les oiseaux, je plisse les yeux, la lumière est vive, un peu folle.

J'ai le cœur qui frappe fort. Un vertige léger me fait tourner la tête, je n'ai pas le droit de venir ici, mais la joie emporte la peur. J'adore sentir ce battement inquiet dans ma poitrine. Jamais je n'entends mon cœur aussi clairement que tout là-haut. J'observe le dos des oiseaux qui cherchent l'appui du vent. De

la rue, du sol, on ne voit que leur ventre, de vagues silhouettes planant dans le ciel. Grimper ici, c'est comme quitter la ville par une porte dérobée. Une porte que nous sommes peu à connaître. Mon passage secret.

Je respire à fond. Les nuages, je pourrais presque les toucher.

La ville entière, je la serre dans mes bras. C'est mon secret. Longtemps je l'ai jalousement gardé, puis, un jour, je l'ai partagé avec mes meilleurs amis. Je voulais les étonner, je voulais leur montrer la cité comme ils ne l'avaient jamais vue. Quand ils sont montés pour la première fois, ils en tremblaient. Ils embarquaient avec moi. Enfant, je n'ai pas construit de cabane. On ne construit pas de cabane lorsque l'on habite en immeuble, il n'y a pas de forêt, pas de champs, juste des arbres poussant entre deux tuteurs dans les trous du bitume, avec le tuyau de l'arrosage automatique. Tout là-haut, c'est devenu ma cabane, une cabane dangereuse, clandestine et heureuse.

Les mauvaises choses sont venues bien plus tard.

Trois, nous étions trois.

Les prénoms, je ne peux pas. Les deux autres prénoms, je ne veux pas les dire, je ne suis pas un mouchard. Je ne dénonce personne. Le mien, ce n'est pas grave.

Je suis Thomas.

J'étais avec deux amis, voilà comment ça a commencé. Il y avait deux amis et moi : Thomas. Souvent, on le faisait tous les trois, on montait tout là-haut. Jamais avec quelqu'un d'autre. C'était notre secret. Je le jure. Nous ne voulions pas partager. Parfois j'y allais seul. Parfois seulement avec un de mes deux meilleurs amis.

Ce jour-là, nous étions trois.

C'était mercredi dernier, le 21 avril. Les mercredis, nous finissons à 11 heures. Non, je ne suis pas

très malin, je viens déjà de trahir un secret : les deux autres sont dans ma classe. Voilà, c'est dit. Ce sera tout. Je n'en révélerai pas plus. Je ne trahirai personne. Ces deux-là, ç'aurait pu être deux autres, les choses se seraient sans doute déroulées de la même façon. Ou pas. Je n'en sais rien, c'est une question terrible : qu'est-ce qui fait que les choses se passent mal ?

Cette question, tout le temps elle revient.

Depuis le mercredi 21 avril, je m'endors avec la question et, le matin, dès que j'ouvre un œil, elle me saute dessus. À croire qu'une question, ça ne dort jamais. Elle attend que tu ouvres les yeux, elle sait que tu penses à elle, elle est tapie, prête à bondir. Elle a la patience du chat qui veut faire la peau à une souris. Une question ne se détourne jamais de son idée fixe de question. Une question, lorsqu'elle t'attrape, elle ne te lâche plus, comme un pitbull, la mâchoire serrée sur le mollet.

Sauf que la question, c'est à la gorge qu'elle saute. Ou au ventre.

Et que ses dents sont froides, glacées.

Il faut que je raconte mieux que ça.
Je m'embrouille déjà.

Avant, je voudrais juste expliquer quelle sorte de question m'encombre l'esprit. La question, je pourrais l'exprimer comme ça : qu'est-ce que le destin ?

Je donne un exemple : un matin, je suis pressé, je suis obligé de prendre mon vélo pour aller au lycée, même si je n'aime pas trop parce que là-bas il y a des vols. Je n'ai pas envie de retrouver seulement le cadre sans les roues et la selle, d'habitude je vais au lycée à pied. Mais ce matin, justement, je suis en retard. Mon réveil n'a pas sonné, mettons. Je déjeune en vitesse, je regarde l'heure, le prof va piquer une crise, je décide de gagner du temps avec le vélo. Je suis dehors à pédaler comme un fou. Si ça se trouve, j'ai un contrôle dès 8 heures et le prof me mettra un joli zéro si je me pointe après la sonnerie. Je fonce. J'arrive à un carrefour. Bien sûr, le feu est rouge, tout va mal ce matin, il passe au rouge presque devant mon nez. Les grilles du lycée seront fermées, il me faudra passer à la vie scolaire, expliquer, faire un billet de retard. Tant pis, je me dis, le feu vient juste de passer au rouge, il n'est pas encore vert dans l'autre sens. J'ai le temps de penser que le carrefour est dangereux.